

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	7 (1878)
Heft:	9
Rubrik:	Notions élémentaires d'économie politique à l'usage des instituteurs [suite]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vent des cartes de la Suisse envisagées à divers aspects : relief, direction des massifs montagneux, glaciers, etc. Les pays étrangers sont traités de proche en proche, suivant l'intérêt qu'ils présentent au point de vue suisse.

Comme moyen démonstratif pour l'étude orographique, M. Wettstein expose plusieurs reliefs par gradins qui sont à proprement parler des formes géométriques simples, sphériques ou coniques. Dans les uns, les gradins sont à vive arête ; pour les autres, les échelons sont remplis, et l'on n'aperçoit que les courbes qui y sont dessinées. Ces courbes sont en même temps reportées sur une feuille plane murale où elles sont accompagnées d'une gamme conventionnelle de hachures plus ou moins fortes. Ce système représentatif est du reste analogue au procédé de relief submersible que j'ai signalé dans la section belge, mais il est moins complet, car la gamme des couleurs conventionnelles y manque.

La Suisse expose aussi un certain nombre d'autres reliefs. Les uns, représentant une certaine étendue de pays, sont parfaitement exécutés, surtout le relief des montagnes du Zermatt ; d'autres, plus élémentaires, sont faits par des instituteurs qui se sont généralement servis de planchettes de bois à arêtes plus ou moins effacées.

Ce qui manque le plus dans le compartiment suisse, ce sont encore les travaux d'élèves, du moins pour la cartographie. Je n'y trouve qu'un certain nombre de cartes locales dessinées d'après les modèles sur carton dont j'ai parlé plus haut. »

**NOTIONS ÉLÉMENTAIRES
D'ÉCONOMIE POLITIQUE
A L'USAGE DES INSTITUTEURS**
DEUXIÈME PARTIE
De la Circulation de la Richesse

**CHAPITRE PREMIER
DE L'ÉCHANGE ET DE LA VALEUR**

1. Comme, dans la société, chacun ne produit pas lui-même toutes les choses dont il a besoin, mais que la production est

répartie entre un nombre infini d'états, de professions, d'industries, et que celles-ci pratiquent encore la coopération et la division du travail : il faut bien que celui qui passe sa vie à produire une seule nature d'objets, les cède à ceux qui en ont besoin, et se procure tous les autres objets qu'il ne produit pas et dont il a besoin. Il y a ainsi, dans la société, une *circulation* continue et générale des produits, grâce à laquelle ceux-ci vont du producteur au consommateur, et chacun de nous peut se procurer toutes les choses dont il a besoin.

2. Pour qu'un produit circule, il a à vaincre deux graves obstacles, qui proviennent, les uns de l'éloignement, et les autres de la possession (je ne dis pas de la propriété, parce qu'on peut user de beaucoup de choses sans en être propriétaire, par exemple, des choses qu'on a louées). Pour surmonter les obstacles naissant de l'éloignement, il faut *transporter* les choses des lieux de production et les mettre à portée des consommateurs. De plus les choses vont du producteur en la possession du consommateur par l'*échange*.

La circulation de la richesse comprend donc deux grandes opérations : les transports et l'échange. Nous nous en occuperons successivement, en commençant par l'échange.

3. L'*échange* est une convention et exige l'accord de deux volontés d'êtres intelligents. Les animaux ne s'élèvent pas jusqu'à la pratique de l'échange.

Lorsque deux personnes sont disposées à faire un échange, chacune d'elles offre une chose et en demande une autre : il y a donc en tout deux offres et deux demandes. Pour qu'il y ait échange, il faut de plus que la demande de l'une réponde à l'offre de l'autre. Si A offre un chapeau et que B demande une paire de souliers, l'échange ne pourra évidemment pas s'accomplir.

4. Toutes les formes de l'échange sont contenues dans cette formule donnée par les jurisconsultes romains : *do ut des* (achats et vente) ; *do ut facias* (paiement d'un gage, d'un salaire, etc., pour avoir du travail ou des services) ; *facio ut des* (travail fait en vue d'un gain) ; *facio ut facias* (échange de travail ou de services).

5. On distingue l'échange *direct* ou *simple*, et l'échange *indirect* ou *composé*.

L'échange direct ou simple s'appelle communément *troc* et consiste dans l'échange pur et simple de deux produits, comme d'un habit pour une paire de souliers. Cette forme d'échange est usitée dans les sociétés primitives, mais devient rare à mesure que les relations sociales se multiplient, et que la variété des professions établit la division du travail. Un tailleur, par exemple, serait hors d'état de se procurer tout ce dont il a besoin, rien qu'en échangeant des habits.

Pour obvier à cet inconvénient, on a fait choix d'une marchandise particulière, en général l'or et l'argent, qui, sous le nom de *monnaie*, sert d'intermédiaire aux échanges. Grâce à la monnaie, tous les échanges sont possibles. Le tailleur vend ses habits pour

de l'argent, et avec cet argent se procure le pain, la viande, le bois, etc., dont il a besoin. C'est dans cette opération que consiste l'échange *indirect* ou *composé*. Mais il faut remarquer que, pour que l'échange soit accompli, il ne suffit pas que notre tailleur ait vendu les habits pour de l'argent, il faut encore qu'il ait employé cet argent à l'acquisition des objets dont il a besoin, pain, vin, viande, etc. ; de sorte qu'en réalité, il échange des habits contre du pain, de la viande, du vin, etc. ; l'argent n'est qu'un *intermédiaire* de l'échange et il a disparu quand l'échange est complet.

6. La classe des commerçants a pour but de faciliter et de provoquer les échanges. Cette classe, pour faire ses opérations, a besoin de locaux, d'installations, d'approvisionnements, d'ouvriers, de commis, etc., par conséquent d'un capital. Les échanges occasionnent donc un surcroît de frais qui viennent s'ajouter à ceux de la production. Il faut, par conséquent, que l'efficacité du travail obtenue par la division et la variété des professions, soit assez grande pour compenser et au delà les frais de la circulation. Or, comme la circulation et le commerce existent dans toutes les sociétés civilisées, on en peut conclure que cette compensation existe et au-delà. Mais tout ce qui diminue les frais de la circulation contribue, par cela même, à l'accroissement de la richesse, en rendant disponible des capitaux et du travail qui peuvent être employés à la production.

7. Quand on fait un échange, par exemple de la chose A avec la chose B, on en doit conclure que pour les contractants $A = B$. Ce rapport résultant de l'échange fait ou possible, s'appelle *la valeur*. A *vaut* B, et B *vaut* A. Valeur vient du mot latin *valere*, qui signifie *pouvoir*, *être capable*. Avec A on *peut* avoir B, avec B on *peut* avoir A.

La valeur est souvent définie *le rapport de deux services échangés*. Ici le mot service s'applique non-seulement à ce que les économistes, à la suite de Rossi, désignent de ce nom ; mais encore aux produits matériels ; car si nous demandons ceux-ci, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils nous peuvent servir. C'est donc le *service* que nous en espérons qui est le motif de l'échange. Un homme a faim, il prendra un repas qui lui rend le *service* d'apaiser sa faim ; mais s'il n'a pas faim, il ne le prendra pas, parce qu'il ne lui servirait point. — Remarquons en outre que la valeur du service est dans la *peine épargnée* et non dans la *peine prise*. Si un ouvrier maladroit met quatre jours pour faire un produit qu'on fait communément en deux jours, je ne lui paierai que pour la valeur de deux journées de travail, et non pour quatre.

8. Comme la valeur est le produit de l'échange, c'est dans les motifs de l'échange que nous en trouverons les éléments. Quand nous demandons une chose, c'est qu'elle répond à un besoin naturel ou factice, par conséquent elle est *utile*. En échange nous offrons une autre chose dont nous nous privons et qui ne peut être acquise qu'avec un *effort* ; car si elle pouvait être acquise sans effort, on ne nous donnerait rien en échange. L'*utilité* de la

chose et l'*effort* nécessaire pour l'obtenir, tels sont donc les deux éléments de la valeur.

L'*utilité* est purement *subjective* et est déterminée par les besoins ou les désirs des échangistes. Un dîner m'est utile quand j'ai faim ; il m'est inutile si je n'ai pas faim. L'*effort* est *objectif*, il dépend de circonstances matérielles. Ces circonstances sont : la *quantité limitée* de la chose et le *travail* nécessaire pour la rendre disponible.

9. Les choses qui existent en quantité *illimitée* n'ont pas besoin de travail pour être produites ; on ne voit en effet personne s'occuper à fabriquer de l'air ou de l'eau. Chacun peut s'en procurer tant qu'il veut, et par conséquent ces choses ne forment pas matière à échange et n'ont pas de valeur. Ainsi l'air que nous respirons est sans valeur, puisqu'il ne nous coûte rien. Cependant, une chose, quoique existant en quantité illimitée, n'est quelquefois rendue disponible que par un *travail* : par exemple, si la fontaine n'est pas à côté de moi, il me faudra un travail pour aller chercher de l'eau, ou que je paie quelqu'un pour me rendre ce service. Si je suis sous une cloche au fond d'un lac, il faudra le travail d'une pompe pour renouveler l'air dont j'ai besoin. Dans ces cas et dans tous les cas pareils, il y a service rendu et par conséquent matière à échange, à paiement ; mais ce que je paierai ce ne sera pas l'eau ou l'air, ce sera seulement la peine de ceux qui mettent un de ces deux éléments à ma disposition.

10. Les choses qui sont le produit du travail sont toujours nécessairement en *quantité limitée*, car le travail qui les produit est limité par le nombre, les forces et l'habileté des travailleurs. Ces choses peuvent former matière à échange et sont par conséquent susceptibles d'une valeur.

11. Mais il y a des choses qui ne sont pas le produit d'un travail, et qui n'existent cependant qu'en quantité limitée ; par exemple la terre inculte, qui est à la disposition d'une société, est toujours en quantité limitée. Cela suffit pour que ces choses ne puissent être obtenues sans effort, et que par conséquent elles aient une valeur. On dit souvent que la quantité limitée est un élément de la valeur ; mais c'est à tort. Les choses rares n'ont point de valeur pour ce motif ; leur valeur vient de la difficulté que l'on aurait de se les procurer soi-même, difficulté qui croîtrait évidemment avec la quantité de l'objet que nous souhaiterions. Ce qui fait la valeur, ce n'est donc pas la quantité limitée d'une chose, mais les efforts, le travail qu'il faut communément pour les obtenir sans échange.

12. Il nous reste à signaler quelques manières de parler qui ne sont pas conformes à la rigueur du langage économique, et qui ont fait naître de fausses notions sur la valeur.

On semble quelquefois employer le mot *valeur* dans un sens absolu, comme lorsqu'on dit : Tel objet a une très-grande valeur, tel objet n'a aucune valeur. Il est évident qu'il y a dans ces formules une comparaison sous-entendue. C'est comme si l'on disait :

Cet objet peut nous servir à nous procurer beaucoup de choses ; celui-là ne pourrait être échangé contre aucun autre.

Il y a eu des économistes qui ont enseigné que la valeur est inhérente aux objets, comme la longueur est inhérente à une ligne. Ceux-là ont confondu la *valeur* avec l'*utilité*. Il est évident que s'il n'y avait aucun échange parmi les hommes, les choses conserveraient une utilité, mais la notion de valeur n'existerait pas. Cette notion naît de la comparaison, et n'existe pas en dehors de la comparaison de deux objets. C'est comme le parallélisme des lignes, lequel résulte de la position de deux lignes tracées dans un certain sens.

Enfin, l'on dit quelquefois que, dans une crise ou par le laps du temps, *toutes choses ont augmenté* ou *toutes choses ont diminué de valeur*. Il est absolument impossible que toutes les choses augmentent à la fois de valeur. Soit $A = B$, et supposons que A devienne $A + x$, et B , $B + x$. L'augmentation étant égale, nous avons $A + x = B + x$, et en effaçant $+ x$, quantité commune entre deux termes de l'équation, nous retombons sur l'équation $A = B$, c'est-à-dire que la valeur est restée la même.

Supposons maintenant que l'augmentation de valeur des deux choses A et B ne soit pas égale, mais que A ait augmenté de x , et B , de $x + y$. Nous aurons $A + x$ et $B + x + y$. La seconde quantité sera évidemment plus grande que la première, soit en écriture algébrique $B + x + y > A + x$.

et en simplifiant $B + y > A$.

En d'autres termes B seul a changé de valeur et a augmenté de y par rapport à A .

Quand on dit que toutes les choses ont *augmenté* ou diminué de valeur, on sous entend une valeur qui fait exception et à laquelle on compare toutes les autres. C'est comme si l'on disait : Tout a augmenté de valeur par rapport à l'argent, ou par rapport au blé, etc.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelle est la cause de la circulation de la richesse ? — 2. De quelles opérations est composée la circulation ? — 3. Qu'est-ce que l'échange ? — 4. Quelles sont les formes de l'échange ? — 6. Quest-ce que l'échange direct et l'échange indirect ? — 6. Quel est le rôle des commerçants, et l'effet du commerce sur les frais de revient des produits ? — 7. Qu'est-ce que la valeur ? — 8. Quels sont les éléments de la valeur ? — 9. Les choses qui existent en quantité illimitée ont-elles de la valeur ? — 10. Celles qui sont le produit du travail sont-elles en quantité illimitée ? — 11. D'où vient la valeur des choses qui, n'étant pas le produit du travail, n'existent qu'en quantité limitée ? — 12. Rectifiez quelques locutions vicieuses qui ont trait à la valeur.

